

## CHAPITRE 1

Le vieux singe m'a fait son sourire charmeur :

— Jef, tu as dix-huit ans. Ici, tu peux boire ce que tu veux !

Nous étions au bar de l'hôtel Lutetia, à Paris, en France. Je précise, parce que Paris (Illinois) est à trois heures de route de Peoria, le trou où j'habite.

Je commandai une *Bud* et grand-père un gin-fizz. Pendant que le barman agitait son shaker, *grandpa* marmonna :

— Ç'aurait pu arriver à n'importe qui ! Enfin, pas tout à fait. Il faut quand même un enchaînement de circonstances... Tu prends un peuple jeune, plein de vigueur et d'orgueil. Sans traditions démocratiques. Tu ajoutes une défaite cinglante, une bonne humiliation et une grosse crise économique. Un leader avec une grande gueule, qui désigne clairement l'ennemi et promet la lune...

Je me penchai pour entendre la suite.

— Tu secoues le tout et tu obtiens exactement ce qui est arrivé !

Je laissai passer quelques secondes.

— Tu peux peut-être m'expliquer ?

— Les Allemands ! Ce qui s'est passé n'est pas si difficile à comprendre, finalement.

Il aurait parlé chinois que ç'aurait été exactement pareil. Mais je me gardai bien de lui demander d'autres explications. « Quinze jours », avait dit mon père, « tu accompagnes ton grand-père en Europe pendant quinze jours. Tu le conduis partout où il veut aller et tu en profites pour te cultiver. Tu en as bien besoin, d'ailleurs ! *End of discussion.* » (Et quand il dit ça...) Mais ces quinze jours, j'avais prévu de les passer avec

Karen Sorensen, ma nouvelle petite amie. Au programme : pétards, musique... et baise, évidemment. Un moment que j'en rêvais ! Et c'était foutu maintenant, au moins jusqu'à *Thanksgiving*. Je partais étudier à Berkeley et Karen restait à Peoria. Mais ni *dad* ni *grandpa* n'en avaient rien à faire !

Alors j'étais bien décidé à faire la gueule à grand-père.

(Mais je me connaissais : j'aimais trop *grandpa*. Si je tenais un jour ou deux sans lui adresser la parole, ce serait le bout de monde.)

Nous traversons le hall de l'hôtel quand il se remet à marmonner :

— Cet hôtel... Figure-toi que pendant la guerre, il servait de quartier général à l'*Abwher*, l'armée allemande.

Ça m'intéressait drôlement. Comme il ne semblait pas décidé à en dire plus, je rusai :

— Quel âge as-tu ? Soixante-huit ans, non ? Donc, il y a cinquante ans, tu as connu la guerre en Europe.

Il ne me répondit pas directement :

— À la fin de la guerre, en 45 (on était en 89, il avait vingt-quatre ans, alors : dur de l'imaginer à cet âge-là), les Juifs rescapés des camps étaient logés ici. Et sur le trottoir, devant cet hôtel, des centaines de personnes, attendant des nouvelles de leurs proches...

— Tous les jours, ces Juifs avec des pancartes, comme dans les aéroports, termina-t-il d'une voix pensive.

La Libération de la France. Ce vieil hôtel. Les fantômes de Juifs rescapés. Comme tout le monde, j'avais vu *Holocauste*, à la télé.

Mon vœu de silence s'était envolé depuis belle lurette.

— Tu y étais, toi ?

Et je ricanai :

— Tu n'es pourtant pas juif !

— Non, vois-tu, « Baron », ce n'est pas vraiment un nom juif ! Bien que j'aie connu des Juifs qui s'appelaient Baron...

Grand-père avait bifurqué sur sa gauche. Nous pénétrâmes dans une immense pièce meublée à l'ancienne. La salle à manger.

Heureusement, il avait insisté pour que je mette au moins un jean, à la place du short que j'avais porté pendant tout le voyage.

Mais même en pantalon, je me sentais déplacé, avec mon sweat et mes mocassins avachis. Lui portait un costume gris sur mesure et une chemise *Arrow* bleu ciel. Dans tout Peoria, je crois bien que c'est l'homme le plus élégant : toujours en chemise à manches longues, même par les plus grandes chaleurs. Et sa collection de cravates ! Il est grand aussi, même s'il fait dix centimètres de moins que moi, et se tient bien droit. Il n'a pas du tout une démarche de petit vieux. C'est un très beau vieillard : des traits finement dessinés, une chevelure abondante et impeccablement peignée, des mains soignées. Si ça se trouve, il plaît encore aux femmes...

Je le regardai avec tendresse : sûr que ç'allait être difficile de lui faire la gueule pendant quinze jours.

Il choisit une table donnant sur le jardin intérieur. La fenêtre était ouverte et la chaleur n'était pas désagréable, sèche et vivifiante : rien à voir avec l'humidité poisseuse de chez nous. Je dépliai la carte. Le français, je maîtrise (c'est même la seule matière où j'ai eu un « A » toute ma scolarité : on parle souvent français, chez les Baron, une tradition instaurée par *grandpa*) mais j'avais du mal à m'y retrouver, avec leurs plats aux noms bizarres.

Le maître d'hôtel apparut. J'étais prêt.

— Désirez-vous un apéritif ?

Grand-père secoua la tête et je fis de même.

Le type haussa les sourcils :

— Et pour le repas, avez-vous fait votre choix ?

— En entrée, je prendrai le foie gras, et ensuite, le homard à l'armoricaine, articulai-je.

Il ne broncha pas et nota sur son calepin. Il se tourna vers *grandpa*. Qui me lança un clin d'œil approbateur et dit :

— Très bon choix ! Je prendrai la même chose.

Quand il nous demanda ce que nous voulions boire, ça se gâta. Grand-père avait le nez plongé dans la carte des vins. Je murmurai :

— Coca-cola.

Le maître d'hôtel était horrifié.

*Grandpa* fut secoué de rire :

— En disant des choses pareilles, tu pourrais déclencher une émeute sans même t'en rendre compte ! Je vais commander le vin.

Il sortit un couteau à manche de corne recourbé de je ne sais où. Un fois déplié, il était presque aussi long que l'avant-bras.

— Un *Laguiole*. La meilleure marque. Quand j'étais paysan, pendant la guerre, tout le monde avait son couteau. Je l'ai acheté à l'aéroport, pendant que tu faisais le malin avec les hôteses.

Comme ça, il avait été paysan !

J'eus beau insister, il ne voulut pas en dire davantage.

La suite se passa sans anicroches.

Bon, je me fis bien un petit peu sonner les cloches : il paraît que je parlais trop fort. Ce n'était pas moi qui parlais fort, mais les autres qui *murmuraient*. Mais je me le tins pour dit et me mis à susurrer comme tout le monde.

À la fin du déjeuner, il me posa la question de confiance :

— Que veux-tu faire, cet après-midi ? Visiter le Louvre ? Ou tu préfères peut-être le concessionnaire Mercedes... Mon ami Proust s'est occupé de tout et il y a une voiture qui nous attend.

Autant demander à un *linebacker* s'il aime saquer le *quarterback* adverse.

Une heure plus tard, je remontais les Champs Élysées au volant d'un cabriolet 500 SL flambant neuf. Une belle bête :

sièges en cuir, quatre places, et, à mon grand soulagement, boîte automatique. Plus un bon petit V8 de cinq litres : un peu léger, mais pas mal quand même.

Une question innocente à grand-père et je compris qu'il y a un vrai fossé entre nous :

— Pour la bagnole... Pourquoi as-tu choisi ce gris métallisé ? J'aurais bien aimé que tu la prennes en rouge...

— Mais tu n'y penses pas ! Rouge, c'est pour les voitures italiennes !

Il m'expliqua : les françaises sont bleues, les anglaises vertes, les italiennes rouges et les allemandes gris métal. Point final. Quant aux américaines, comme ce ne sont pas de vraies voitures, la couleur n'a pas d'importance !

Pas une vraie voiture, ma Mustang ?

Pourvu qu'il n'ait pas attrapé la maladie d'Alzheimer ou quelque chose de ce genre !